

JESSE JAY

La Saga des Initiés

Ce n'est pas par
HASARD

ROMAN · TOME I



Jesse JAY

«La Saga des Initiés»

Ce n'est pas par hasard

ROMAN - TOME I

JJ-Publisher.com

PROLOGUE

Depuis l'aube des temps, chacun de nos ancêtres, tout comme chacun d'entre nous à ce jour, ne cessa de se questionner sur le fil de la destinée.

De quelle façon peut-on déceler la cause des incidents de parcours et des moments les plus importants de la vie, en se demandant si la chance, la destinée, les accidents et les malheurs soudains, les bonheurs et les joies étaient à prendre en considération ou à ignorer.

C'est au cours d'une période de cinq années, durant laquelle je me retrouvais soudainement isolé du monde, que je fus amené à faire une introspection, sur l'ensemble des principaux événements qui ponctuèrent mon existence depuis ma plus tendre enfance.

Je sentais monter avec insistance, du plus profond de mon être, le besoin d'écrire les différents événements qui marquèrent un parcours, jusqu'alors jalonné d'heureux rebondissements et de quelques petits pépins.

Et tout en les décrivant, il s'agissait pour moi de comprendre, après l'avoir peut être découvert, le véritable mais invisible fil d'Ariane qui reliait tous ces événements.

Ces écrits, dans un premier temps destinés à mes proches et à mes descendants, me permettaient de révisualiser les événements, de comprendre plus précisément les effets de cause à conséquence, et la raison des principaux choix qui eurent un effet déterminant sur la trajectoire de ma destinée.

Ce n'est pas sans un certain doute que l'on approche ce genre de questionnement intime. Il est nécessaire de prendre du recul par rapport à la revisite du parcours de notre vie. Et les conditions d'isolement dans lesquelles je me trouvais, s'y prêtaient bien. Tout enfin paraissait se dérouler d'une façon limpide, dans le cadre d'un écran mental sur lequel je pouvais soudainement, à mon grand étonnement, voir, en sous titre, les justifications aux questions, et les éléments d'information qui m'amènèrent à reconsidérer le quotidien et les composantes essentielles de ma vie.

La première constatation que je me dois de reconnaître: «admettre» que je fus bien souvent accom-

pagné d'une chance insolente, sans toutefois en comprendre l'origine ou la meilleure façon de la capter.

Par ailleurs, je réalisais que les inspirations dans lesquelles je ne cessais de puiser mes idées de création, semblaient se situer dans un univers lointain, où je pouvais me rendre très aisément, en utilisant un principe de visualisation que j'avais toujours employé d'une manière très empirique.

En décrivant les principales anecdotes qui se révélaient être le sel de ma vie, il est indubitable qu'une certaine magie en émanait systématiquement et semblait avoir contribué à un heureux aboutissement, auquel toute analyse de l'esprit rationnel se heurtait toujours, pour en expliquer les phases d'un secret cheminement devant nous porter du point A au point Z.

Par ailleurs, tous les accidents de parcours qui m'amènèrent à souffrir, physiquement ou plus souvent émotionnellement, avaient leur raison d'être dans le plan d'une meilleure réalisation globale. Et ceci sans faire œuvre de fatalisme. On utilise toujours les mots «Magie» ou «Hasard» lorsqu'il n'y a aucune explication rationnelle au bon déroulement des circonstances qui contribuent à la transformation heureuse d'une situation donnée.

Qu'en est-il exactement ? Dès l'instant où nous commençons à nous poser cette question, nous nous sentons subito, totalement aspirés dans l'univers de

l'irrationnel, pour un fantastique voyage dont nous revenons toujours bourrés de certitude. Nous bénéficions assurément d'un potentiel d'énergie et de réalisation dont nous ignorons l'origine et les arcanes. Mais pouvons-nous nous en approcher et découvrir plus avant, le ou les moyens nous permettant de favoriser plus amplement notre quotidien ?

Vaste quête dans laquelle nous avançons sans la moindre garantie ou certitude d'atteindre notre but ! Il me fallut attendre d'avoir passé la quarantaine pour découvrir, avec beaucoup plus d'assurance, que les événements de ma vie n'étaient pas simplement le fruit de la destinée.

Je compris que le potentiel de réalisation et de transformation positive dont je pouvais faire usage sans le savoir, en dehors d'une sincère motivation, à tout instant de ma vie, se trouvait si près de moi qu'il me fut impossible d'en ignorer non seulement l'existence mais également l'insondable étrangeté.

Je me retrouvais alors dans un endroit très particulier sur cette planète, au cours d'un voyage que je fis d'une façon inopinée, sans en avoir particulièrement planifié les détails, car je pensais simplement, alors, avoir choisi de me réfugier en un lieu de rêve où je pourrais me ressourcer après une période de fracture morale.

Et ce fut dans cet endroit exotique, loin de tout, au cœur d'une nature aussi hostile que généreuse, que

je fis une rencontre qui changea définitivement ma vision du monde.

Nous vivons et évoluons chaque jour dans une certaine dimension, sans nous douter un seul instant, qu'une autre dimension nous environne.

Si celle-ci est invisible à nos yeux, elle semble parfois être animée d'une énergie supranormale, émanant d'êtres ou d'entités qui sont bien aussi présents que les êtres physiques composant une foule dans le métro, à l'heure de pointe.

Ne nous est-il pas arrivé de nous retrouver seuls dans la campagne ou sur une plage, marchant et ressentant à notre grand étonnement, que nous sommes accompagnés, et parfois même communiquant, par l'esprit, avec un compagnon invisible ?

Ne nous est-il pas arrivé «d'entendre» une voix inconnue nous communiquer insidieusement des informations ou des conseils, fort utiles, semblant venir de nulle part ? Ne nous est-il pas arrivé de percevoir avec insistance l'ordre d'agir, en une fraction de seconde, afin d'éviter un accident ?

Ne nous est-il pas arrivé alors, de remercier Dieu, l'un, l'autre ou tous les Saints du Paradis, d'éprouver une frayeur rétrospective, et d'être envahis par une immense soif de vivre, à l'instant où nous réalisons que nous venons d'échapper à une catastrophe.

Quoiqu'il en soit, nous oublions très vite ces circonstances et l'émoi profond qui nous a intimement

ébranlé, avant de revenir à la réalité. Il n'est même pas aisé d'en parler alentour, sans risquer moquerie et incompréhension. Et ceci jusqu'à la prochaine fois !!!...

Mais ne pourrions-nous pas nous interroger davantage sur la signification de ces phénomènes qui semblent tout à fait inexplicables au commun des mortels ?

Qu'advierait-il s'il nous suffisait de nous engager plus avant sur la voie qui nous mènerait à la découverte des réels processus en cause, et à l'apprentissage de l'utilisation des principes qui les constituent ?

Il est bien entendu nécessaire, une fois de plus, que les circonstances si particulières à cette quête, s'imposent dans notre vie. Je me trouvais dans ce «vortex» lorsque je croisais Diego de la Mezquita au cœur de la cité impériale de Tikal, capitale Maya qui semble avoir attiré tous les êtres qui y ont vécu depuis cinq cents ans.

Comment peut-on avoir l'intime sensation de voyager ainsi à travers le temps, aussi aisément que dans un Boeing qui se déplacerait, d'escale en escale, tout autour de la planète Terre ?

Cette rencontre ne fut pas, ainsi que je pourrais rationnellement le dire, le fruit du plus grand des hasards, mais en fait, celui de la plus fine programmation irréfléchie, totalement indépendante de ma volonté, ou du moindre désir exprimé. Aucun des

calculateurs logarithmiques disponibles à ce jour n'auraient pu en prévoir statistiquement l'occurrence.

Rien ne nous prédisposait à nous rencontrer : aucun élément, aucune circonstance aléatoire, comme par exemple être assis l'un près de l'autre dans un vol long-courrier, ou sur une pirogue de transport voguant sur une des sections du Rio Négro ou du Rio Parana. Et en ce sens, pour être juste, je souhaite vivement que personne, à la fin de mon récit, ne puisse plus attribuer ce qui lui arrive de plus étonnant dans la ponctuation de sa propre vie, au sempiternel «hasard».

Car chaque être important dans le cours de notre existence n'est jamais «rencontré par hasard». Telle est mon intime conviction ; elle n'engage que moi. Tout un chacun, selon ses propres opinions, religieuses, philosophiques ou cartésiennes, sera amené à ouvrir très intimement, je le souhaite, une fenêtre l'amenant à envisager, si ce n'est de l'esprit, au moins du regard, un horizon inconnu vers lequel le voyage donne un véritable sens existentiel à la vie...

CHAPITRE I

«*Au Club Med...*»

1.

– Allez ! Il est onze heures vingt ! Dans dix minutes on ferme, la bibliothèque.

– Ok surveillant ! Je prends trois ou quatre bouquins à distribuer à deux détenus qui ont envoyé un mot ce matin... Et j'y vais ! Dis-je d'un ton complaisant.

Je pris les ouvrages en question, les mis dans le sac en plastique qui m'accompagnait partout en détention, depuis que j'exerçais cette activité de bibliothécaire, au cœur de cet univers carcéral où j'évoluais tout de même depuis trente mois.

Pierre, le surveillant ferma la porte à clé. Je le suivis dans le couloir sombre, jusqu'à la première grille qu'il ouvrit pour que nous sortions de ce bâtiment. Il s'engagea alors à gauche, dans un couloir qui le mènerait à la sortie, pendant que je pris celui de droite, que je devais emprunter pour rejoindre le bâtiment où se trouvait ma cellule.

Avant que nos itinéraires ne se séparent il me lança :

- Allez... A tout à l'heure ! Bon appétit !
- Bon appétit... Pierre ! A tout à l'heure ! Répondis-je par habitude, lui rendant ainsi sa politesse.

Pierre était en quelque sorte mon meilleur ami depuis mon incarcération. Je passais mon temps dans ce bâtiment qui était sous son contrôle, dans ce lieu un peu à part où se trouvait, la bibliothèque et ses quelques milliers de bouquins destinés aux locataires des lieux et, sur deux étages, quelques salles de classes où les détenus qui suivaient des cours d'alphabétisation, venaient passer quelques heures par semaine ; certains, étrangers en quête de francisation, ou d'autres, égarés de la vie sociale, qui avaient tout simplement besoin d'apprendre à lire et à écrire, pour comprendre que la base de la culture permet la socialisation qui peut leur éviter d'additionner, à tour de bras, autant de conneries qu'il y a de boulettes sur un boulier chinois.

Pierre avait obtenu de la Direction, sur ma proposition, que je puisse réaliser d'immenses fresques murales dans la salle de spectacle qui servait, tant à monter des spectacles qu'à célébrer la messe ou dire les prières islamiques, sous l'égide de l'aumônier ou de l'imam, à tour de rôle.

En fait, bien que nous nous trouvions chacun d'un côté distinct de la barrière, nous étions de plus en plus liés, de plus en plus intimes car la cohabitation passe fatalement par une communication, une perception de l'autre, et chaque once d'humanité résidant dans l'esprit du geôlier ou du prisonnier, converse inévitablement avec celle de l'alter ego.

Il savait tout de ma vie, tout comme j'avais appris à tout percevoir de la sienne. La seule différence c'est que l'un rentrait le soir à la maison pour partager la soirée avec sa famille, alors que je ne rencontrais la mienne que deux fois par semaine durant un parloir de soixante minutes.

Et c'est ainsi que nous avons pu découvrir tous deux, que c'est l'espérance en des jours meilleurs qui anime l'esprit d'un homme, quelle que soit sa position sociale ou sa couleur, quel que soit son état de santé, qu'il soit sous le joug ou centurion.

A chacune des grilles qui se présentaient sur mon passage, dans ce labyrinthe de cursives, je devais attendre qu'un surveillant vienne m'ouvrir. J'arrivais enfin à mon étage ; le surveillant en service ce matin-là ouvrit la porte de ma cellule devant laquelle je patientais depuis cinq minutes. Je m'y engouffrais; mon premier geste consista à brancher la petite plaque électrique pour y faire chauffer une petite casserole d'eau et me préparer un verre de Ricoré, avec un soupçon de lait en poudre.

J'allume la radio... Les infos sur Europe 1 diffusent, comme chaque midi, leurs habituelles litanies de mauvaises nouvelles, destinées à capter l'attention de leurs auditeurs, qui ingurgitent des séquences de publicité, intercalées entre chaque «nieuse » plus terrible l'une que l'autre. Comme chaque lundi, j'apprécie de me sentir brinquebalé dans le déroulement d'une nouvelle semaine qui s'écoulera plus vite qu'un morne week-end classique.

On passe plus rapidement à travers le temps lorsque l'on se trouve occupé par des activités. J'ai consacré le plus clair de mes journées ici à peindre des toiles et des fresques murales. J'ai tout simplement continué à créer des œuvres originales avec l'assentiment de l'Administration Pénitentiaire.

On ne peut imaginer, quand on n'a pas traversé cet univers carcéral, combien toute démarche est beaucoup plus compliquée ici qu'à l'extérieur. Il s'agit toujours de faire des demandes écrites pour obtenir une toile, des peintures à l'huile, des pinceaux ou toute autre fourniture nécessaire. Mais, ne nous plaignons pas ! Il s'agit d'être patient. En entrant en cellule, j'ai retrouvé mon codétenu. Un homme d'origine Albanaise. Il est en détention depuis trois mois, toujours à l'instruction ; il se demande à quelle sauce il va être mangé par la machine judiciaire.

Tant qu'à avoir quelqu'un avec moi, j'avais accepté que ce soit lui qui soit désigné, pour la simple et bonne raison qu'il m'avait semblé perturbé par le processus de l'incarcération. Le brigadier-chef m'avait proposé de le prendre un peu en charge et de lui trouver une activité au quartier des écoles ou de la bibliothèque.

Tout se passait parfaitement bien. Les journées s'écoulaient, une à une, au rythme que l'on voulait bien y induire, selon notre humeur qu'il s'agissait de conserver au mieux des événements.

Vlad gardait le moral du fait que je consacrais du temps à le préparer à chaque rendez-vous qu'il se devait d'affronter, sous le feu nourri de questions d'un

juge d'instruction qui se gavait d'une exclusive instruction à charge.

Vlad ne pouvait s'empêcher de répéter :

– «Mais que suis-je venu faire ici, en France? Qu'ai-je fait au bon Dieu pour me retrouver en détention ? Cela faisait à peine deux semaines que j'étais arrivé ici, dans cette ville que je ne connaissais pas. Mon jeune frère s'y trouvait depuis deux ans... Il s'y est fiancé... Il m'invita à le rejoindre. J'étais heureux de le revoir... J'ai pris des cours de Français en Albanie à l'Alliance Française et j'ai immédiatement aimé cette langue. Dès que je suis arrivé ici, je me suis inscrit dans un organisme de cours de langues, et j'ai trouvé un petit job pour subvenir à mes besoins de base...

Un matin, je me fais arrêter par la police qui me suspecte d'être impliqué dans un trafic de drogue avec mon frère. C'est un véritable cauchemar! J'ai été joueur de football dans mon pays, puis entraîneur d'équipes régionales. J'ai toujours été un sportif n'usant ni d'alcool ni de tabac et n'ayant jamais vu le moindre produit stupéfiant. N'est-ce pas ironique ? La destinée est vraiment bizarre. J'ai toujours eu l'impression que je maîtrisais bien ma vie... Et au aujourd'hui, je sens que tout cela me dépasse.»

En l'écoutant, à chaque fois, je sens bien qu'il est désemparé. Je lui conseille toujours d'être patient et de

croire que tout va s'arranger, que le juge comprendra bientôt qu'il n'est pas impliqué dans ce trafic. Je lui conseille de visualiser tout ce qu'il aura plaisir à vivre en sortant de cette prison, enfin libre. Mais lorsque je lui dis que ce n'est peut-être pas par hasard que nous vivons une difficulté comme celle de l'enfermement, il me questionne toujours davantage sur tous les aspects du hasard.

Il éprouve une certaine difficulté à admettre un tel état de fait. Je lui parle, des effets de cause à conséquence qui peuvent se révéler à la suite de chacun de nos actes, de l'effet papillon qui consiste à considérer que la plus petite initiative peut développer une réaction non négligeable à l'autre bout de la planète, sur des êtres que nous ne connaissons pas du tout, de la destinée de chaque homme et de chaque femme, tout comme de la philosophie, de la métempsychose reposant sur la croyance à la réincarnation.

Pour ma part, je crois en effet très intimement que le hasard n'existe pas, et je repense, ici dans ma cellule, le soir dans la pénombre, en essayant de m'endormir, à l'enchevêtrement des circonstances et des situations qui précédèrent mon arrestation chez moi, à Miami où je vivais depuis vingt ans, pour des faits que je fus accusé d'avoir commis en France, voilà seize ans, alors que je n'y avait pas mis les pieds. Malgré cela, je continue à croire que «ce n'est pas par hasard», et que

les voies du Destin restent trop souvent impénétrables. En me plongeant dans le passé je vais essayer de retracer, auprès de mon ami d'infortune, les voies du fil conducteur de ma destinée. Peut-être est-ce pour passer le temps, pour me reconnecter avec des lieux, des situations ou des êtres qui me réchaufferont le cœur lorsque mon esprit m'y transportera, ou tout simplement pour, une fois de plus, tenter de visualiser avec le souci d'un bon ordonnancement, une tranche de vie dont je ne doute plus un instant qu'elle fait partie intégrante d'un ensemble d'expériences, étalées tout au long d'une longue période immémoriale, qui a toute sa raison d'être dans une destinée planifiée de l'autre côté du miroir.

Dès que le maton condamne la porte, vers dix-neuf heures, de son bruyant trousseau de clés, nous savons que personne ne viendra plus nous déranger avant sept heures du matin. On se prépare toujours une bonne petite «popote» avec les moyens du bord. Si ce n'est pas l'un, c'est l'autre qui cuisine. C'est une véritable aubaine de pouvoir le faire ici, un excellent entretien bénéfique de l'esprit et un maintien de la tradition, sans pour autant imaginer que l'on se trouve chez soi. Car une telle idée aurait des effets négatifs sur notre santé mentale, qui se doit de conserver à l'esprit que cette période de difficulté n'est que temporaire, même si elle peut durer des années.

– On ne m'aura pas ! Me dis-je à longueur de temps. Je ne plierai pas. Je ne sombrerai pas. Jamais ! Je conserverai mon optimisme habituel. Quant à l'humour... Je le développerai, encore davantage, au fil du temps !

Le lecteur serait étonné de constater les grandes crises de rigolade que l'on peut être amené à partager parfois, dans le fond d'une cellule, quand on passe son temps avec des êtres tel que Edmond, notre faux curé national, qui nous fait défiler un répertoire d'histoires à rire qui peuvent vous tenir du vendredi soir au lundi matin, ou Lanier, l'avocat révoqué du barreau, qui fait de l'humour de haut vol, à n'en plus finir, comme Monsieur Jourdain faisait de la prose.

Le potentiel d'adaptation de l'être humain est insondable, et je dis souvent à Vlad qu'il ferait bien de se recentrer sur lui-même, et de constater combien il sentira monter en lui une extraordinaire force réactive, qui lui permettra de passer, beaucoup plus facilement, à travers chaque journée que sa présente destinée lui impose de parcourir. Nul doute que Vlad passera à travers. Il a de l'énergie, il est un sportif de haut niveau qui connaît la souffrance physique et sait comment faire reculer les limites de l'extrême douleur.

Quoi qu'il en soit, je souhaite lui ouvrir quelques fenêtres sur l'horizon nouveau que je m'ap-

prête à lui faire découvrir, à la seule fin de l'aider à puiser, de surcroît, l'étrange foi qui nous anime au quotidien lorsque l'on sait pertinemment que les journées, qui nous sont offertes, sont bien «les nôtres et non pas celles d'un autre».

– «A présent je vais commencer par le début Vlad ! Je vais t'emmener quelques années en arrière, sur un autre continent, dans un univers différent de celui que tu as connu jusqu'à ce jour, là-même où tu vas pouvoir découvrir que tout est possible, même l'impensable, et en t'assurant que «Ce n'est pas par hasard». Rien ne nous arrive sans raison.»

CHAPITRE II

«Six ans plus tôt...»

2.

La magnifique petite ville touristique de Santa Fe retrouve le calme d'une cité perdue dans les montagnes, après que le dernier touriste l'a désertée.

Depuis début décembre, plus de deux millions de voyageurs, de collectionneurs et d'amateurs d'art sont passés dans cette petite localité de l'état américain du Nouveau Mexique.

Invraisemblable ! Pour une population de cinquante mille habitants, deux cent cinquante galeries d'art y ont pignon sur rue. J'y ai créé la mienne, en développant l'unique galerie d'art français, dans une ambiance très conviviale où les visiteurs peuvent se délecter d'esthétique et de gastronomie hexagonale.

La saison fut excellente : je vais mettre deux tours de clés à la porte et partir m'isoler, dans un endroit de la planète, avec l'espoir de me ressourcer, loin de la foule des visiteurs, des décorateurs d'intérieur excités, et des «Bobos» de tout genre.

La sonnerie de téléphone me réveille... Je décroche et je dis juste «allô» ? Je reconnais à la première intonation, la voix de mon amie Cindy qui m'appelle de l'île de San Pedro, située à quelques encablures de Belize, là-même où Cindy vit également du tourisme, dans sa galerie d'art.

San Pedro reste, dans ma mémoire, le symbole naturel du Paradis sur Terre; une île magique ; un petit territoire de rêve pour tout individu en quête de réconfort et aimant le farniente, le calme; un environnement idéal dont le décor est constitué de sable blanc sommeillant au bord d'un lagon émeraude, protégé par une barrière de corail, le dos offert à une plantation de palmiers et de généreux arbres fruitiers.

– Allô Jesse ? C'est Cindy ! Comment vas-tu ? As-tu déjà fait ta réservation ? Quel jour arrives-tu ? Je suis à la galerie ! Les touristes sont là ! Avant de quitter Houston n'oublie pas de me passer un coup de fil. Si je ne décroche pas laisse-moi un message avec l'heure de ton arrivée à Belize City et j'irai te chercher à l'aéroport ! Je te laisse, j'ai des clients qui me pressent. Bisous. A plus !

J'étais à Santa Fe, au Nouveau Mexique, vendant mon art dans ma galerie préférée. La saison était excellente. Mais je venais de traverser un grand moment de solitude et de vivre de terribles périodes de stress, qui m'atteignaient très violemment, au plus intime de mon cœur et de mon esprit.

Je percevais la nécessité de faire un break avant de sombrer dans le chaos. J'étais «burned out» comme disent les Américains, ce qui veut dire crevé, fatigué, effondré, avec une grande envie de faire le vide et de changer d'air.

J'avais donc décidé de me rendre à Belize auprès de Cindy et de son mari Orlando, avec qui je cultivais une saine et très sincère amitié, et chez qui je savais pouvoir me régénérer dans un univers de calme et de volupté, où nul ne viendrait m'importuner pendant une petite dizaine de jours. Je pars donc de l'aéroport d'Albuquerque, pour un vol faisant un stop d'une petite heure à Houston au Texas, avant de repartir pour Belize.

Un taxi m'amène au port de Belize City.

La fenêtre arrière étant ouverte, une immense bouffée d'air, chaude et humide, imbibée des principales senteurs du traditionnel marché aux fruits envahit mes narines.

J'arrive au port, où se pressent quelques touristes se rendant à l'île de San Pedro par la navette habituelle.

Je choisis d'embarquer sur la navette rapide, celle qui décoiffe, tant sa vitesse de déplacement sur l'eau est «foudroyante». En forme de cigare, elle ne s'arrête pas dans chacune des cayes, minuscules petites îles intermédiaires, serties de sable blond ou de mangroves, où résident quelques familles vivant de la pêche à la langouste.

J'arrive enfin à l'embarcadère de San Pedro où quelques bateaux-taxis vous proposent leur service, pour vous transporter en d'autres lieux de l'île. Aucune voiture ne circule sur San Pedro.

Les quelques routes ne sont pas goudronnées. Même la rue principale est recouverte tout simplement de sable blanc. Quelques voitures de golf, à moteur électrique, font office de taxi. Mon sac sur l'épaule, je n'ai que deux cents mètres à parcourir à pied, en passant par Main Street, la rue principale, pour me rendre directement à la galerie de mes amis, située dans un adorable patio rectangulaire, composé de petits restaurants, bars et boutiques de produits typiquement destinés aux touristes.

La galerie est pleine de monde; j'en ressors pour aller m'asseoir à une table de la terrasse du bistro central. Je commande un grand jus de maracuja et je commence à réellement décompresser, après cette journée de voyage, pour m'extraire de l'univers du stress tel un bébé prenant sa première tétée dans les bras de sa mère nourricière.

Les vaguelettes du lagon viennent lécher le sable blanc à tout juste vingt mètres; je suis à l'ombre des palmiers dansant calmement avec la dernière brise de l'après-midi.

Inspiration profonde ! Expiration totale jusqu'à vider mes poumons de tout le poids porté ces dernières semaines ! Je sens que ce soir «je ne ferai pas long feu» avant de rejoindre les bras de Morphée, pour un long sommeil réparateur absolument indispensable. Une paire de bras m'enserme, et je reconnais au même instant toute la tendresse qui en émane. C'est Cindy qui s'est échappée de la boutique, après m'avoir aperçu de dos à la terrasse du bar du patio.

– Alors Jesse ? Tu as préféré nous faire une surprise? Je me doutais que tu arrivais aujourd'hui ! J'ai appelé plusieurs fois depuis ce matin, en vain, sans rappel de ta part. Bon... On est content de te voir, Orlando va arriver dans dix minutes. Il a bossé toute la journée, à réparer les toitures détruites après le passage de l'ouragan Mitch.

Ça fait vraiment du bien de se retrouver ici ! C'est presque magique ! J'avais oublié comment on pouvait se sentir totalement ailleurs, dans un univers de calme et de quiétude intérieure. Une véritable thérapie qui ne devrait pas laisser le moindre effet secondaire. Non?

Tu sais bien pourquoi je remets toujours à l'année suivante mon voyage à Londres, pour aller voir ma

vieille mère; je préfère lui envoyer un billet pour qu'elle vienne se reposer ici, quitte à payer un extra afin que British Airways prenne soin d'elle durant le vol. On est trop bien ici !

Vous avez surtout une excellente qualité de vie. J'ai presque envie de me séparer des galeries de Santa Fé et de Dallas pour venir peindre ici. Avec Internet qui se développe, je pourrais revendre mes pièces sans avoir à me déplacer. Ça me tente vraiment, je t'assure.

Mais n'hésite pas une seconde! Si tu le sens très fort en toi, c'est le moment ! Plonge !

Je pense sincèrement que je vais décrocher. Je ne parle pas en l'air. Cela fait un moment que ça me trotte dans la tête.

A cet instant arrive Orlando, la mine réjouie, le cheveu long tombant sur les épaules, dans la pure tradition de ces ancêtres Garofalos, les indiens ayant peuplé la jungle de cette partie du Sud-Est de l'Amérique Centrale depuis deux mille ans. Il a épousé Cindy l'année dernière. Il adore ses deux enfants à la chevelure blonde et il attend, avec toute l'impatience d'un jeune père et d'un époux amoureux, leur futur bébé qui donne de généreuses rondeurs à Cindy.

– Bonjour Jesse! How are you ! As-tu apporté tes peintures à l'huile, pour faire quelques toiles ? Le toit est réparé. Dès que tu veux, on peut se mettre à peindre la nature, les femmes, les ciels et la mer à toute heure du jour et de la nuit.

– Tu sais bien que mes boîtes de couleurs suivent toujours ! Et ainsi tu vas pouvoir enfin cesser de peindre à l'acrylique, en te familiarisant beaucoup mieux avec l'huile. OK ?

– Super ! Quand tu veux, mais d'abord on va se faire un tour pour prendre quelques belles langoustes fraîches que je vous préparerai sur le grill, juste arrosées de citron vert.

On se retrouve à la maison. Tout a été bien restauré après le passage du dernier ouragan Mitch, extrêmement violent et destructeur sur Belize et sur une grande partie du Guatemala mitoyen.

Une grande table a été vite dressée sous le patio ; les lampes au carbure donnent une jolie couleur sépia à l'ambiance ; le brasero cliquette de charbons de bois ardents, qui se disloquent en une sympathique mélodie de castagnettes.

Les enfants jouent pour user la dernière dose d'énergie de la journée. Les deux magnifiques Aras bleus, dans leur immense volière, se sont rapprochés l'un de l'autre, très amoureusement, pour s'épouiller avant de passer une bonne nuit.

Une suave et bien reconnaissable odeur de langouste grillée flatte voluptueusement mes narines. Un petit punch au citron vert siroté, petite gorgée par petite gorgée, et j'apprécie très intensément de me retrouver tout ailleurs, tout juste là, où je commence à me sentir enfin parfaitement bien.

– Combien de temps comptes-tu rester parmi nous? Demanda Orlando en retournant sur le grill les deux dernières langoustes.

– Franchement, je ne sais pas exactement ! Quelques jours pour réellement décompresser et me mettre à peindre ici, en pleine nature, au calme, avec vous ! J'en ai ma claque de peindre avec toujours trop de monde autour de moi, à la galerie de Santa Fé ! Et puis je souhaiterai aller faire un tour dans la jungle, dans les environs des ruines de Tikal et du lac autour de Flores !

– Ce n'est pas très loin, comme tu sais ! Il y a un autobus qui peut t'emmener jusqu'à la frontière du Guatemala, en pleine jungle ! A partir de là tu trouveras des taxis collectifs, disponibles pour pénétrer dans le pays. Pense juste à changer quelques Dollars en Quetzals pour payer le taxi ! Veux-tu que j'aille avec toi ? Mais ce ne serait pas avant une quinzaine de jours car j'ai quelques toiles à terminer pour la galerie. En ce moment c'est le rush des touristes ! Ici on fait l'année en trois mois... Tu sais.

– Non, c'est bon Orlando; je ne veux pas que vous changiez vos activités et je ne veux pas vous déranger, j'irai seul ! En fait j'ai besoin de méditer, de réfléchir sans me prendre trop la tête, mais juste au gré de mes pas.

– Bon !!! A table... La langouste n'attend pas !
Lança Cindy

Je sers le bon rosé Californien de «Nappa Valley» que j'avais protégé dans ma valise avec les moelleuses serviettes de bain. Le vin décanté à souhait, accompagne à merveille ce festin de langoustes. Une demi-douzaine de sauces faites maison, «home-made» comme aime à dire Cindy, sont à tester, avant de choisir celle que notre palais apprécie le plus.

Un véritable délice ! Une excellente salade de fruits à base de goyaves, maracujas et mangues pour clore le tout et se retrouver au calme après le coucher des bambins.

– Alors ? Jesse ! Dis-nous ! Si tu es venu seul... Sans femme... C'est qu'il y a eu un clash ! Non ? On peut en parler ! Non ? Interrogea Cindy sans me ménager.

Ce n'est pas nécessairement le moment Cindy. Jesse en parlera quand il le sentira ! S'interposa Orlando.

Non ! C'est bon ! Je peux en parler ! Et contrairement à ce que vous pouvez penser, ici, c'est le bon moment pour en discuter avec vous.

On se doutait bien qu'il y avait un hic ! Quand tu n'appelles pas... Plus d'e-mails... Hum... il y a quelque chose qui ne va pas ! Dit Cindy.

En fait, en rentrant de ma dernière expo à New York, nous avons eu notre dernière communication téléphonique la veille à seize heures. Je suis arrivé à la maison à huit heures du matin. Et là ! Dès que je franchis le seuil, l'horreur ! Je compris au premier regard

l'ampleur de ce qui venait de se passer. D'autant que chose étrange, trois nuits avant cet événement, j'avais rêvé avec une extrême précision ce qui m'arrivait alors, dis-je d'une voie calme et monocorde.

– Mais qu'as-tu découvert en passant le seuil de la maison ? demanda Cindy avec une pressante inquiétude.

– «Le vide absolu Cindy ! Lui dis-je. J'ai parcouru toutes les pièces de cette maison de six cents mètres carrés, en constatant que tout avait été vidé, jusqu'au moindre petit ustensile, objet ou mouchoir. Il ne restait plus rien des douzaines de magnifiques pièces d'antiquités, de tableaux, d'orfèvrerie, d'étain, de livres anciens et tutti quanti. Plus rien ne se trouvait dans les lieux.

J'en déduisis vite que cette totale spoliation était l'œuvre de mon épouse. La cupidité morbide qui l'envahit, depuis sa prime jeunesse, était son mobile numéro un. Elle avait organisé cela de main de maître ! Elle avait engagé quinze bonshommes chez Manpower pendant deux jours, afin de déménager le tout dans un immense camion de cinquante-trois pieds (seize mètres de long). Un fric-frac de plusieurs millions d'euros. J'eus la surprise supplémentaire, en téléphonant à la banque, d'apprendre qu'elle avait utilisé ma signature pour se servir davantage, en cash, sur certains comptes en banque. – La totale ! Expliquais-je à Cindy et Orlando.

De plus, elle est partie avec la petite Marion âgée de onze mois. Une enfant qui rayonnait et éclairait chacune de mes journées. Une enfant qui m'inspira tant, dans ma peinture depuis le jour de sa naissance. – Ce fut un terrible déchirement. Je fus envahi d'une soudaine douleur dont je n'aurais jamais imaginé, auparavant, qu'elle puisse me faire autant souffrir, insidieusement, au quotidien. Pouvais-je porter plainte contre elle, et faire mettre en prison la mère de mon enfant? Car elle n'avait aucune circonstance atténuante, et pas la moindre occasion de faire légitimer son action.

Je ne suis ni drogué, ni alcoolique et encore moins de nature violente. Nous avons par ailleurs signé un contrat de mariage. Elle m'a tout simplement volé mes biens propres. Elle n'a aucune excuse, aucune bonne raison, hormis celle d'avoir pu satisfaire, plus que jamais, son sempiternel sens de la cupidité.

Par l'une de ses sœurs, qui m'appela voici quinze jours, j'appris qu'elle était coutumière du fait. Elle me confia que la raison de la rupture entre elle et ses frères et sœurs, repose sur le seul fait grave suivant : à la mort de leur Père, de leur Mère et de leurs Grands-Parents, tous disparus en l'espace de dix-huit mois, la totalité des biens immobiliers, mobiliers et financiers s'étaient intégralement évanouis, comme par enchantement.

Elle prétextait avoir dû faire face à de gros frais d'entretien, nécessaires à la fin de vie des membres de

sa famille qui venaient de mourir. – Voilà ! Vous savez tout ! – Par conséquent, je peux vous assurer que je ne suis pas prêt de m'acoquiner avec la moindre fille passant ou circulant dans mon entourage ! »

– Mais c'est terrible tout cela ! S'esclaffa Cindy.

– Peut-être, mais c'est ainsi ! Lui répondis-je.

Il n'est pas très aisé d'exprimer le tréfonds de son état émotionnel, après une rupture venant juste de se produire. La perception de l'oreille attentive n'est pas nécessairement la même que la nôtre. Les réactions dépendent de la sensibilité de tout un chacun.

Pour ma part, j'avais décidé depuis le premier jour de ne pas réagir. De faire comme si rien ne s'était passé, tout simplement ! Je pensais que tout cela avait un sens et une raison, beaucoup plus profonds que ce que l'on pouvait percevoir au premier degré.

CHAPITRE III

«Un quotidien de Rêve»

3.

- Petit déjeuner servi ! Vint me susurrer la petite Léna qui a déjà rechargé ses batteries après une bonne nuit de sommeil.

- Tu es déjà debout et en pleine forme, chipie ? lui grognais-je, tout en revenant à la surface après une première nuit que j'imaginai réparatrice, et qui en fait me permettait de me sentir enchanté d'être ici.

- Dis... Jesse... On peut aller dans le bateau avec toi ? Interrogea-telle ?

- Mais ma chérie, je ne sais pas si je vais aller, sur le bateau aujourd'hui ! affirmais-je

- Of course you go ! Mom just told me ! Elle m'affirme que, par sa mère, elle est déjà au courant de ma balade en bateau.

- OK Léna, si je pars sur le bateau, tu viendras avec moi. Promis ! Allez ! Maintenant... Breakfast ! J'ai faim !

Juste la bonne heure pour découvrir la nature et apprécier chaque instant : une luxuriante variété de perles de rosées magnifiquement présentées à notre regard, sur l'ensemble de la végétation environnant la maison ! Le soleil finissant de passer la tête au-dessus de la ligne d'horizon ! Les vagues, vêtues d'une légère cotonnade flottante, ourlée d'un rose fuchsia aux reflets parme, s'écrasant sur la barrière de corail ! Ici, seuls le short et le tee-shirt constituent la tenue courante chaque jour de l'année. Je coupe en quatre quelques mangues et je passe dans le mixer un bon kilo de maracujas pour préparer un jus de fruit de la passion, avec lequel il est tellement agréable de démarrer la journée.

- Viens-tu me donner un coup de main pour ramasser quelques casiers à langoustes, Jesse ? C'est le second quartier de lune. Ça va être plein et lourd ! Ça ira plus vite, ensuite on pourra se mettre à peindre si tu

veux ! Me demanda Orlando ; tout en amenant la théière et la cafetière sur la table.

- Bien sûr ! Mais j'ai promis à Léna de l'emmener avec nous. Elle m'a arraché la promesse en me réveillant.

- OK ! Mieux vaut l'emmener que de l'entendre crier sur la berge pendant une heure ! Répondit-il.

- J'ai bien dormi... Au calme... Sans stress... Sûrement parce qu'hier matin, en quittant le sol à Albuquerque je m'étais vu en train de laisser deux grosses valises au sol, avec l'ensemble de mes tracas, de mes soucis, emmerdements et même de toutes les pensées négatives qui polluent toujours beaucoup trop la vie et l'esprit ! Leur annonçais-je.

- Tu sais Jesse, on te connaît suffisamment pour savoir que tu as une grande faculté qui te permet de passer outre le pépin. Je doute fort que cela soit dû à une forme d'insensibilité, mais au contraire à une façon de savoir positiver suffisamment pour éviter de trop souffrir ! Non ? Observa Cindy. – A chacun sa formule ! Chacun se protège comme il peut, en fonction de ses faiblesses connues et de son pouvoir de réaction. Par ailleurs, tout mauvais coup émotionnel reçu peut nous affecter psychologiquement, peu ou prou. Mieux vaut ne pas se laisser descendre en flèche, car parfois, il est très difficile de s'en sortir ! Non? Oui, c'est certain. Chacun doit éviter de sombrer après une claque émo-

tionnelle ! Il s'agit de fuir la déprime, les médocs, la dévalorisation et tout le laisser-aller qui s'en- suivent !

- Eh bien Cindy, en ce qui me concerne, je te dirais tout simplement, que mis à part l'étonnement, la surprise brutale et le choc émotionnel qui en découle, à ce jour je considère que c'est une bonne chose !

- Comment cela, c'est une bonne chose ? Interrogea Cindy.

- Tout simplement, je pars du principe qu'elle ne me méritait pas et, second point il est préférable que cela arrive maintenant plutôt que dans dix ans ! Bon débarras !

Léna saute de joie à l'idée de partir en bateau.

- Alors? Les casiers ne vont pas attendre ! il y a des pieuvres qui sont en train de les tirer pour les cacher dans leur grotte ! On y va? Demanda-t-elle.

Orlando a préparé le bateau. Une bande de nuages, flirte avec les premiers rayons de soleil du matin. On embarque et Orlando, connaissant bien ses emplacements, nous emmène vers les premières bouées flottantes colorées, toujours placées deux par deux, espacées de deux mètres cinquante et indiquant les spots de pêche.

Le bateau stoppe entre deux bouées; chacun d'entre nous, à l'aide d'une gaffe, récupère sous l'eau, le cordage de polypropylène reliant la bouée au casier. Chaque casier pèse son poids. Avant même qu'il remonte à la surface, on perçoit à la première tirée que la

pêche est bonne. Chaque langouste est saisie par le dos. On entrave chacune de ses deux pinces, en l'espace d'une seconde, avec un élastique, avant de la plonger dans le vivier d'eau de mer installé au milieu du pont.

Léna est très excitée à la vue des langoustes et n'est pas avare de commentaires.

En quarante minutes, nous avons fait le tour de la trentaine de casiers. Le vivier est plus que plein. Léna papote avec les langoustes comme elle le fait avec ses poupées préférées. De retour à la berge, à travers l'eau parfaitement transparente du lagon, le regard se délecte d'un spectacle en multicolore animé par les magnifiques poissons exotiques qui règnent en cet endroit du monde, attirant les fans de plongée sous-marine qui apprécient la flore de corail et la faune de cette eau vert pastel.

Deux belles raies batifolent en tournant autour du bateau. Arrivés à l'embarcadère, nous transvasons nos prises dans des paniers d'osier et faisons la navette pour les remettre dans le vivier d'eau de mer oxygénée, qui se trouve sur le côté du jardin bordant la maison sur pilotis.

Cindy est partie à la galerie organiser le «top départ», de la journée de ses trois assistantes, avant que les premiers touristes arrivent, en quête de souvenirs à cinq ou dix euros ou de toiles, à quelques centaines

d'euros, représentant la beauté des lieux, des fonds sous-marins sans pareils ou de jolies femmes, quasi dénudées, aux formes langoureuses, dansant sur les plages ou apparaissant entre les palmes des arbustes de la jungle.

Il reste du jus de fruit de la passion au frigo, je m'en verse un grand verre, et déjà, Orlando, excité à l'idée de se mettre à peindre à l'huile m'invite à nous rendre à l'atelier.

C'est un endroit unique, dont beaucoup d'artistes peuvent rêver dans la grisaille de leur environnement en Europe ou en Amérique du Nord. A trente mètres de la maison, c'est une solide paillote sur pilotis de quatre mètres par sept. On y accède sur le côté, par une petite échelle de corde. Ainsi, quand nous sommes dans les lieux les enfants ne peuvent y accéder sans notre accord.

Et par ailleurs, c'est l'assurance de ne pas être importunés dans des moments de création, par quelque présence étrangère.

Il n'y a rien de tel pour stopper net une activité de création artistique qu'une personne qui arrive pour papoter de choses et d'autres. C'est une véritable pollution de l'esprit. On perd vite le fil de l'inspiration, après avoir été rappelé à la réalité. Ce qui signifie bien que la création est une excellente façon de s'évader en

fuyant la routine et les contraintes de la réalité du quotidien.

L'atelier est rangé. De nombreux rouleaux de toile sont suspendus en position horizontale au-dessus de nos têtes.

Orlando peint à l'acrylique et désire que je l'initie aux techniques de la peinture à l'huile. Il peint beaucoup de pièces représentant des femmes sur la plage en tenue traditionnelle.

Très colorées, ces pièces sont magnifiques de mouvement et de sensualité. Considéré comme un peintre naïf caraïbe, Orlando a réellement un coup de patte bien à lui, et se trouve être un excellent coloriste. Nous allons veiller à présent à ce qu'il apprenne à maîtriser les techniques ancestrales de la peinture à l'huile, sans éroder la qualité de sa spontanéité créative.

Je punaise une toile de soixante-quinze par cent sur un immense panneau de bois compressé, faisant office de chevalet. Je presse quelques tubes pour préparer ma palette et dans la précipitation, à l'aide d'une large brosse plate, je crée le large ciel nuageux de fin de journée, variant du rose bonbon au rose fuchsia.

J'utilise pour cela les outils naturels dont j'aime faire usage la plupart du temps : mes mains et mes doigts en contact direct avec la matière.

Orlando en fait tout autant sur une autre toile en imitant la même gestuelle et la même utilisation de la matière.

Après cinquante minutes d'activité, deux toiles quasi identiques viennent au monde. L'eau du lagon miroite de ses mille facettes lumineuses, variant du blanc au bleu outremer en passant par les verts tendres d'aqua-verde.

Les couleurs chatoyantes des paréos de femmes portant, dans une grâce exquise des paniers de fruits sur la tête, varient du parme violet au rouge sang. Ça vient ! Ça vient même très bien.

– Jesse... Le téléphone pour toi ! Vient crier Léna sous l'atelier ! Incroyable ! On est ailleurs, loin de tout, et dans cet espace protégé, durant ces cinquante minutes de création, nous étions totalement partis dans un autre ailleurs où tout n'est que beauté et harmonie. Partis dans les rêves créés par notre imagination et ramenés à la réalité par un bon sang de téléphone ! Cet incident vient rompre ces instants privilégiés d'évasion. Je hais le téléphone. C'est un outil de pollution de l'esprit et de l'âme ! A bannir définitivement du lieu de villégiature de notre choix. D'un saut j'atteins le sol et d'un pas rapide je rejoins la maison. Léna, qui papote avec mon correspondant telle une petite commère pour faire patienter, me tend le combiné.

– Allô ? Jesse speaking !

– Jesse. Excuse-moi de te déranger mais j'ai reçu un email important pour toi ! Me dit Inès, mon assistante, en charge de la galerie de Santa Fé !

– OK Inès, mais pourquoi ne pas me l'avoir balancé par e-mail ? Je l'aurai lu ce soir !

– Mais, parce qu'après le mail, j'ai reçu un coup de fil de cette galerie de New York qui est fortement intéressée par ta série Guatemala ! Je leur ai dit que tu prenais quelques jours à Belize, tout proche du Guatemala. Ils souhaiteraient savoir si étant là-bas tu pourrais envisager de développer cette série en créant quelques pièces de plus ! Je t'adresse par e-mail leurs coordonnées, si tu veux les contacter dans la foulée. Comment ça va sinon ? Tout se passe bien ? Tu te relaxes bien ?

– Oui Inès, ça va très bien, je me relaxe à vitesse grand V. Nous sommes allés ramasser les casiers de langoustes ce matin et on a attaqué de belles pièces pour le marché local avec Orlando ! Bon je vois ça et je te réponds ce soir ! Je t'embrasse... A plus !

Voilà ! A peine tranquille dans un petit coin de paradis, le téléphone vient vous fouetter le sang, d'un cinglant stress à bannir de notre vie. Décidément je ne vais travailler que par e-mail. Plus de téléphone ! Ça fait une sélection, les bavards sont «out of service». Et simplement une seule fois par jour, au calme, je peux ouvrir mes messages et procéder tranquillement à la réponse adéquate mettant à la poubelle tous les e-

mails insignifiants pour éviter toute perte de temps et d'énergie.

Bon ! Apparemment il faudrait que j'aille faire un tour au Guatemala, en fait c'est la porte à côté. Au gré de l'inspiration, je vais aller faire quelques centaines de photos numériques, pratiquer une petite sélection qui me permettra de réaliser une série complémentaire sur le Guatemala. C'est un joli petit pays que je connais bien et que j'adore pour ses paysages, sa vieille architecture coloniale datant du dix-septième siècle, et surtout pour la beauté intérieure des gens. J'y ai quelques amis artistes à Antigua et autour du lac Atitlan. C'est un magnifique site naturel où il fait bon vivre.

Après-demain je partirai pour Antigua en bus. Je vais aller y passer quelques jours pour, à nouveau, m'imbiber l'esprit de la nature, des couleurs, des senteurs, de la musique et des gens. Je vais faire de l'image numérique, et je reviens ici pour peindre une demi-douzaine de nouvelles toiles. Mais, bizarrement, j'avais l'intention d'y aller. Je m'y sentais attiré. Que cette agence de New York trépigne pour faire une expo avec ma série Guatemala, me demande de l'élargir et par conséquent de m'y rendre, n'est-ce pas bizarre ? Pourquoi ne pas s'être intéressé à l'une ou l'autre des nombreuses séries que je présente sur mon site ? Bon, on verra bien ! Mais pour moi c'est un signe; sûrement favorable ! Mieux vaut le prendre ainsi.

– Tu vas sûrement faire de nouvelles rencontres. Et puis, sait-on jamais? Trouver le grand amour à Chichicastéango... C'est toujours possible ! Attention Jesse les filles savent encore user de la bonne vieille magie des Incas dans cette région.... Take care of you ! Ajouta Cindy avec un petit sourire plein de malice et d'affection.

– Ne t'inquiètes pas Cindy, je porte désormais sur moi mon gris-gris protecteur.

– Fais-le-moi voir Jesse ; demanda aussitôt la petite Léna.

– Léna, un gris-gris ne se montre et ne se prête pas, sinon son pouvoir magique disparaît immédiatement ! Comme par enchantement !

– Ce n'est pas juste ! Dis-moi seulement à quoi ça ressemble ? M'asséna-t-elle.

– Écoute-moi bien Léna ! Je te promets de te rapporter un joli petit collier en jade de Chichicastéango. Et ce sera le talisman que je t'offrirai... A toi, rien que pour toi !

– Mais comment sera-t-il magique ?

– Simplement parce qu'il sera entouré d'une énergie magique, que seul le cœur de chacun peut produire à souhait !

– C'est quoi Jesse cette énergie?

– L'amour Léna ! C'est l'énergie la plus puissante qui soit, lorsqu'elle est produite par le cœur d'un

homme ou d'une femme pour un autre être aimé, dans le plus total désintéressement. Simplement, avec le désir de donner à l'autre avec un immense sentiment d'affection.

– Alors l'amour c'est de la magie ? Interrogea-t-elle,

– Oui, ma chérie. L'amour c'est de la magie, de l'alchimie. Tu auras six ans le mois prochain, nous prendrons le temps de t'expliquer un peu plus et même de t'imager cela, sur des toiles, avec de beaux dessins ! Tu veux ?

– Oui, Jesse ! Alors n'oublie pas mon talisman !

Comment peut-on oublier de respecter une promesse faite à un enfant ? Celle-ci accompagnera chacun de mes pas, pendant toute la durée de ce voyage... J'imaginerai, chaque jour, l'instant d'émerveillement d'une petite fille qui recevra cet objet magique, le découvrira, et enregistrera, avec la plus grande attention, les mots que j'espère bien pouvoir trouver pour répondre à tous ses questionnements.

– Ne t'inquiète pas une seconde Léna. Aussi sûr que deux et deux font quatre... Lorsque je reviendrai, je t'offrirai ce que je t'ai promis...«Ton Talisman Personnel» !

CHAPITRE IV

«*La Route de Flores...*»

4.

Un bus part de Belize City toutes les trois heures, en direction de la frontière du Guatemala. Cela semble toujours être une véritable nouvelle aventure de Tintin, mais pour ma part cela me va très bien.

Je suis rôdé depuis ma plus petite enfance. J'adore voyager en bus en Amérique Centrale, lorsque les distances à parcourir ne sont pas très longues et lorsqu'il n'y a pas la moindre petite ligne aérienne intérieure disponible.

Si je voulais directement aller à Guatemala City, je prendrais un vol direct à partir de l'aéroport de Belize. Mais je préfère aller, dans un premier temps, jusqu'à Flores dont les pieds baignent dans le lac de Petén.

Flores, magnifique petite bourgade était, à l'origine, une île fortifiée par les premiers espagnols conquistadors se protégeant des éventuelles attaques des Incas qui défendaient leur territoire contre l'envahisseur. Implantée sur le lac Petén Itza, sa position, protégée, devenait quasi imprenable par les indiens désireux de se débarrasser des occupants qui les décimaient avec la petite vérole et la grippe hispanique.

De Flores je pourrai faire un saut de puce dans l'un des nombreux minibus qui partent, le matin à l'aube, pour entraîner les touristes sur les lieux de la prestigieuse cité Maya, Tikal, qui est située au cœur de la jungle.

Je passe deux jours de plus avec Cindy, Orlando et Léna. Rien de plus agréable et paradisiaque que de nager dans le lagon. Cet endroit est idéal pour venir y panser tous les bleus ayant pourfendu notre âme.

La profondeur maximale y est de quatre mètres. Des myriades de poissons multicolores furètent aux alentours. Juste un petit coup de reins pour plonger et tirer une belle pièce que l'on fera griller pour le déjeuner ou le dîner. Les langoustes sont déjà au vivier, en réserve. C'est donc une véritable cure, de poissons et crustacés, assurée. Quelques fruits exotiques préférés

et les repas délicieusement arrosés, d'un lait de coco à midi, et d'un verre de rosé le soir, ponctuent les jours que nous vivons sur cette minuscule petite île, à tout juste deux heures de la trépidante ville de Miami. Quel bonheur !

A mesure que les heures, puis les jours passaient, les souvenirs revenaient en légion, au pas de charge, et multipliaient les craintes incompréhensibles qui semblaient devoir m'assaillir.

C'est ainsi que je dus me résigner à en accepter l'encerclement dont je sortirai, sans égratignure, en faisant de nouveau un tri précis afin de les enfermer dans les coffres, destinés à cet effet, que je rangerai précautionneusement dans le grenier de ma mémoire.

De la sorte les mauvais souvenirs iront dans les malles plombées, reléguées au seizième sous-sol, avant d'être transportés un jour dans les abysses du Pacifique. Et les meilleurs resteront dans les appartements de jour ou même sous les patios. Why not ?

Pour l'instant il faut oublier les moments détestables et justes profiter de l'instant présent. Cela semble être sain, sage, et extrêmement aisé à faire, mais en réalité je constate, comme beaucoup, qu'il s'agit de rester toujours très vigilant.

Lorsque je me sens heureux, comme ici à San Pedro, c'est toujours à mon frère Pitt que je pense. Depuis notre plus tendre enfance nous avons tout rêvé ensemble. Rêvé et vécu ensemble ! Nous rêvions des plus beaux territoires exotiques et nous les avons découverts à deux ! Depuis son départ accidentel dans l'au-delà, il continue de m'accompagner dans chacune de mes pérégrinations et en il sera ainsi jusqu'à mon dernier jour.

Un gros bisou à chacun, avant de me rendre à l'embarcadère de la navette cigare, celle qui décoiffe. En trente minutes, j'arrive au port de Belize City, je saute dans un taxi qui m'emmène, dans les rues encombrées du petit matin, à la station de bus fourmillant de voyageurs, habillés des tons les plus bigarés, que l'on a l'habitude de voir dans toute l'Amérique Centrale. Le ticket en main je monte dans l'autobus qui me conduira plein Ouest à la frontière du Guatemala. Je m'assieds côté fenêtre. Deux minutes après, un homme prend place à ma gauche. Nous occupons le dernier siège... Avant celui du fond. J'entends parler allemand dans mon dos. Un petit coup d'œil discret me permet de découvrir furtivement deux couples de jeunes touristes Allemands qui occupent d'une façon très volubile ce long siège du fond.

Le bus s'ébranle pour emprunter la route bosselée, en égrenant sur le parcours, un chapelet de coups de klaxon destinés à prévenir les passants de l'arrivée du bus et à leur éviter de se retrouver sous les roues du monstre de ferraille, par inattention ou par bousculade populaire sur le bas-côté.

- Tout le monde descend ! clame le chauffeur.
- Descendez avec tous vos bagages à main, on ne laisse rien dans l'autobus pendant la halte ! Nous repartirons dans quarante-cinq minutes ! Annonce-t-il d'une façon mécanique... Dans un Espagnol parlé à vitesse grand «V».

Obtempérant avec mon sac sur l'épaule, je m'adresse aux allemands :

- Où allez-vous précisément, après la frontière ?
- On souhaite aller visiter la vieille cité Maya de Tikal... on va donc essayer de se rendre à Flores pour passer la nuit ! Me répond Heidi qui semble manager le groupe.

- Dès la frontière, nous quitterons le bus qui ne va pas plus loin; pour circuler, pour aller à Flores il faut prendre un taxi collectif. Si vous voulez, nous pourrions emprunter le même, puisque je vais à Flores également ! Dis-je, afin de leur faciliter la tâche, pen-

sant qu'il s'agit de leur premier voyage dans cette contrée.

– OK ! Good ! Me dit aussitôt le grand Hugo.

Un groupe de quatre petites filles indiennes, les bras encombrés de cadeaux et souvenirs typiques dans la pure tradition de l'artisanat local, nous assaillent gracieusement avec de jolis sourires convenus pour nous faire dépenser quelques dollars en leur achetant quelques babioles. C'est bien pour leur faire plaisir que je choisis rapidement une quinzaine de cartes postales dont je ne discute pas le prix en laissant la monnaie du billet de dix dollars que je leur tends.

Trois quarts d'heure plus tard, le chauffeur rappela tout ce beau monde de sa grosse voix rauque érodée par la Tequila locale, et le bus s'ébranla de nouveau plein Ouest.

Nous sommes à présent sur une route bien sinueuse où brinquebale la fabuleuse carcasse de métal coloré du bus, avec ses passagers et une douzaine de cages d'osier, solidement parquées et ficelées sur le toit, renfermant des canards de barbarie.

C'est à travers la jungle que nous nous engouffrons kilomètre après kilomètre, dans une végétation extrêmement dense et sèche qui attend la saison des

pluies et son œuvre bienfaitrice. De temps à autre, une petite clairière en bord de route, avec deux à trois paillotes abritant une ou deux familles de péons, devient l'attraction distractive de ce parcours.

Soudain le bus fait une embardée sur la droite en empruntant la piste sèche en tôle ondulée, du genre «aire de repos, station-service, resto», mais à la mode «Guatemala», qui mène à quelques paillotes.

Le moteur chauffe, une fumée blanche s'en échappe. Il était temps de s'arrêter. Sans l'ombre de la moindre inquiétude, le chauffeur invite tout le monde à descendre, de sa voix tonitruante.

Je suis habitué à l'ensemble des péripéties qui constituent, invariablement, chaque déplacement routier en Amérique Centrale et en Amérique du Sud. C'est tout à fait zen que j'obéis; je cherche du regard la paillote à l'ombre de laquelle je vais trouver une place, sur un banc ou sur une chaise, faite-main, de raphia et de bois écorcé. Il ne s'agit pas de considérer, lorsque l'on est habitué à la vie trépidante de nos sociétés modernes, que la vie, ici, fonctionne sur le même rythme.

Tout va beaucoup plus lentement. Et en fait, cela vaut tous les meilleurs «Prozac» du monde.

Des enfants, aux yeux rieurs, semblent s'agripper à mes basques et m'entraînent inexorablement vers la paillote de leur maman qui sera en mesure de me servir les Tamales, Burritos ou Tacos faits-maison qu'elle fabrique chaque matin, dès l'aube, au feu de bois, à l'intention des voyageurs de passage qui feront halte en ces lieux pour se restaurer et se rafraîchir quelque peu, au rythme indolent de l'écoulement de chaque journée, que Dieu veut bien offrir ici à tout un chacun .

Il est onze heures du matin ; je vais me laisser tenter par quelques Tamales, et un lait de noix de coco, bu à même la noix juste tombée de l'arbre, ouverte d'un coup de machette ajusté, dans laquelle on trempe une paille de plastique.

Hugo vient s'adresser à moi en Anglais :

– What happen ? Que se passe-t-il ? Le bus est en panne ! Combien de temps va-t-on rester ici ? Il n'y a rien autour ! Me dit-il d'un air quelque peu inquiet.

– Don't Worry Hugo ! Ne t'inquiète pas Hugo ! Tu vas voir que tout va s'arranger dans les temps et que nous arriverons à la frontière en bon état. Voulez-vous un Coca et quelques Tamales frais ? Profitez-en pour vous restaurer un peu et vous détendre ! Lui conseillais-je.

Ses amis nous rejoignent après être assurés par Hugo que l'incident prendrait fin rapidement, et que notre voyage pourra continuer jusqu'à la prochaine péripétie.

Deux couples d'Allemands, de vingt-cinq à trente ans, étudiants en architecture et désirant voir, de visu, les ruines Mayas de Tikal, redécouvertes par un archéologue allemand, profitent de quelques trois semaines de vacances pour faire un petit tour sur ces sites, appareils photos numériques en main.

Ils désirent tout simplement, ayant étudié bien au chaud, dans le confort feutré de leur société moderne, la complexité des cités cérémonielles Mayas, corser quelque peu leur cursus d'archéologues en herbes.

Et pourtant tout à été dit à ce sujet, en particulier par le spécialiste mondial en la matière, Jacques Soustelle.

Ce monsieur venait dans le temps visiter amicalement mes parents et n'avait pas manqué de nous faire rêver, mon frère Pitt et moi, en nous contant les mystérieuses histoires des rois, reines, princes et princesses Mayas.

Nous étions subjugués par ces récits fabuleux qui bercèrent notre jeunesse : merveilleux virus qui nous furent inoculés pour développer en nous la puissante addiction au voyage qui nous a animé depuis notre plus tendre enfance !

La chaleur sèche qui nous tombe sur la tête et les membres, nous porte à espérer intensément arriver au plus tôt à Flores où j'ai bien l'intention de me baigner dans le lac Peten Itza après cette première journée de voyage.

Pour l'instant, mes amis Allemands apprécient les Tamales et papotent dans leur langue sans se soucier de moi. Tout en continuant de crayonner sur mon carnet, je comprends que la discussion tourne autour de l'engueulade de la veille, qui eut lieu autour de la piscine de leur hôtel à Belize.

La soirée fut bien arrosée et Heidi sembla s'être un peu trop éloignée de Hugo et de l'autre couple pour discuter très tard avec deux jolies Béliziennes. Je tends l'oreille un peu plus, mon allemand revient vite, comme un souffle qui resurgit de ma prime jeunesse, du temps où mon père me tarabustait pour que je lise Goethe dans le texte. Cette contrainte était comme une punition et c'est bien la langue que j'aime le moins écouter et parler.

En fait Heidi se excuse en assurant que les deux filles étaient étudiantes en sociologie, et qu'elle avait tout simplement besoin d'un break.

C'est la première fois que ces deux couples arrivaient sur ce continent. Ils étaient à cent lieues d'imaginer les aléas qui constituent le monde interlope de l'industrie du tourisme.

Les deux Béliziennes traînaient à l'hôtel pour draguer des clients masculins, parmi le flot régulier des touristes, afin de revendre leurs charmes contre dollars à deux ou trois zéros, selon la commande à la carte. Et en fait, faute de grives, il n'y a à croquer que des merles. Va donc savoir si la petite Heidi n'a pas eu envie de déguster un petit dessert, en révélant une autre facette de sa sexualité ?

Il y a réellement de l'eau dans le gaz ! Ça parle de «break up», c'est-à-dire de rupture !

Sous un air anodin, sans leur laisser supposer que je comprends leur conversation, je décide de m'immiscer, afin de tenter de ramener la tension à un niveau inférieur.

– Avez-vous réservé votre chambre à Flores au bord du lac Peten Itza? Tentais-je.

– Non, parce que nous avons décidé de partir au dernier moment. Pas de réservation ! Pensez-vous qu'il est nécessaire de faire une résa, ou pourrions-nous trouver une chambre facilement ?

– Écoutez... Ne vous inquiétez pas ! Stay cool ! Restez cool ! Puisque nous allons à Flores ensemble, je m'occupe de trouver un lieu pour dormir, lorsque le taxi nous y amènera. Je parle espagnol comme un Guatémaltèque. Tout se passera bien ! Préparez-vous à être subjugué par la beauté de cette magnifique petite bourgade qu'est Flores... Assurais-je.

Heidi me regarda d'un œil curieux et interrogateur avant de dire:

– Puis-je me permettre de demander : êtes-vous Américain ou Guatémaltèque ?

Je sentis sa curiosité s'aiguiser avant que je ne réponde. En fait je n'avais parlé avec eux qu'en anglais avec une consonance américaine; l'un de mes deux sacs a conservé une étiquette de transport aérien de chez Continental Airlines, et il est vrai que l'adresse indiquée est la mienne, celle de Santa Fé, au Nouveau Mexique USA.

C'est après cette petite remarque personnelle que je comprends son interrogation. Avant de répondre, pour faire diversion à leur bagarre verbale que j'ai désiré faire cesser, en me mêlant à la conversation d'un air badin, je m'adresse à l'une des deux femmes qui lavent des verres dans un baquet derrière la planche faisant office de comptoir:

– Cinco Coca Colas de mas, por favor !

Et cette femme plonge les bras dans une grande barrique de bois pleine d'eau fraîche dont elle ressort les cinq bouteilles de coca qu'elle pose une à une devant chacun d'entre nous.

– De fait, je vis aux USA, actuellement à Santa Fé depuis un an. Auparavant et pendant cinq ans je me trouvais à Dallas. Je ne suis pas du tout Guatémaltèque, mais Français ! Je suis venu à Belize, à San Pedro Island visiter des amis très chers et me reposer, et tout comme

vous, j'ai décidé dans l'urgence de partir pour Flores, Tikal, et ensuite très certainement Antigua, répondis-je avec assurance.

Mes quatre Allemands se sont calmés, sirotant un coca relativement frais en regard de la température extérieure étouffante. Wilfried et sa copine Ida se sont rapprochés, tellement sûrs que Heidi venait de me harponner pour me faire parler abondamment.

– Êtes-vous en vacances ou en recherche d'études tout comme nous ? Tenta Ida.

– Les deux, ma chère Ida. Je suis en vacances et en recherche d'études, comme vous dites si bien. Mais n'est-on pas toujours en vacances quand on fait avec passion des recherches et des études qui s'éternisent pendant toute la durée de la vie ?

Heidi voulut reprendre la main en usant de son charme : Elle ne se doutait pas que je n'en avais que faire.

– Apparemment, vous connaissez déjà Flores et le lac Petén Itza, et je suppose même la vieille cité Maya qu'est Tikal. Qu'en pensez-vous ?

– Ce lac est la porte d'accès direct aux sites mayas. Flores est une surprise étonnante. En y arrivant cet après-midi, vous verrez par vous-même. Et si vous le voulez bien, ce soir après le dîner je vous emmènerai au bord du lac chez mon ami Benito. Vous comprendrez, où plutôt vous apprendrez à percevoir, au cœur de votre âme, toute la magie de ce lieu marqué par des

millénaires d'ésotérisme et d'une culture ancestrale dont vous ne pouvez pas avoir idée !

– Mais c'est fabuleux cette proposition de visite à votre ami Benito. Avec plaisir ! Vous semblez totalement passionné par les lieux et vous me mettez l'eau à la bouche.

– Eh bien tant mieux ! Quant à Tikal, si vous le souhaitez dès demain matin, sept heures, on peut se rendre sur le site pour la journée. En arrivant à huit heures on peut y rester jusqu'à quatorze heures et rentrer à Flores pour apprécier une bonne douche ! Tout du moins c'est mon programme, il vous suffira de me tenir au courant ce soir !

C'est à cet instant que le chauffeur de notre bus bariolé vint s'asseoir auprès de nous pour boire une limonade, après s'être assuré que le moteur, bricolé par le mécano local, repartira dans dix minutes.

Hugo, beaucoup plus calme me remercia de tant de sollicitude à leur égard.

Quarante-cinq minutes après, sans le moindre incident mécanique, nous arrivons à Benque Vieja Del Carmen qui est la ville frontière entre l'état de Belize et le Guatemala sur cette route Est-Ouest que nous venons de parcourir, ce matin, depuis Belize City.

Ida n'a pas cessé de faire des photos avec son numérique. Des paysans, en bord de route, transportent des chargements de papayes ou de mangues sur des

charrettes tirées par des ânes connaissant la route du marché par cœur.

Lorsque le bus s'arrêta cinq minutes au cœur du marché de San Ignacio, situé à un petit quart d'heure de la frontière, nous sommes descendus, juste pour nous dégourdir les membres et fureter sur ce marché tenu par des indiens au regard bridé.

Une étonnante odeur mêlée d'encens et de copal brûlés, d'épices variés, dont le gingembre, s'exhale en priorité pour exciter plus avant tous nos sens, flatte nos narines avant de nous submerger, et de nous inviter, en nous tirant par les deux bras, dans l'univers indien de la vieille civilisation Maya.

Ida, en particulier, a mitraillé tout ce qu'elle voyait dans l'œilleton de son numérique. Elle semble être ravie par les couleurs extraordinaires qui composent ces scènes si attrayantes, tant par la chaleur des camaïeux que par la dignité sereine qui émane de la plupart des femmes.

Chacune d'entre-elle paraît figée dans son silence, devant son étal de fruits ou de légumes, d'iguanes dépouillés ou de tortues d'eaux.

Le seul mouvement de ces femmes vendant les produits naturels de leur terroir est le mouvement de la main tenant une feuille de bananier en guise de chasse-mouches. Semblables à des personnages habillés et maquillés pour un défilé, elles semblent poser pour Ida... Elle n'ose pas leur demander de sourire.

CHAPITRE V

« Un décor de Guérilla »

5.

– Tout le monde descend du bus ! Hurle en espagnol un militaire casqué et armé, après avoir gravi les trois marches d'accès d'un seul bond alerte. Il se tient à côté du chauffeur et vocifère :

– Contrôle de passeport ! PASSEPORT ! Et cela n'a pas besoin d'être traduit pour les étrangers. Passeport : tout le monde sait ce que cela veut dire.

Frontière égale contrôle de passeport.

Des militaires, postés derrière des armes automatiques tenues bien en main, développent dans l'esprit de tout Européen, lors de sa première visite, une soudaine décharge de courant électrique.

Au cours de celle-ci il voit défiler, en une fraction de seconde, toutes les images d'insurrection, de

guérillas, de tortures et de sévices enregistrées subconsciemment dans sa mémoire pendant les trente dernières années, confortablement installé dans son sofa devant sa télé et devant une assiette bien remplie, le soir entre vingt heures et vingt heures trente.

Je regarde Hugo et lui dit:

– Prenez vos affaires et suivez-moi, bien groupés !

Je continue par :

– Ne vous laissez pas distraire par tous ceux qui vous adresseront la parole et vous proposeront un taxi, l'échange des Dollars en Quetzals, ou l'achat de quelques babioles que ce soit. Et de plus, faites gaffe à vos sacs. Mettez papiers et argent dans une poche fermée, sous la veste ou le blouson, car ici les pickpockets sont les rois de la place, de véritables artistes en cheville avec les militaires ! Tout le monde en croque ! Then, be carefull !

Avant de descendre du bus en moins de quarante secondes la consigne est enregistrée et les quatre Allemands ont pris leurs précautions....

Si vous désirez découvrir toute la suite du tome 1 de la saga des initiés....

Visitez le site officiel:

JJ-Publisher.com

